

Jean-Claude Guillebaud, *Comment je suis redevenu chrétien*, Paris, Albin Michel, 2007, 183p.

Ce n'est pas que les conversions soient rares, mais certaines sont plus érudites que d'autres. Jean-Claude Guillebaud mène depuis plus de dix ans une «enquête sur le désarroi contemporain». Il a amorcé cette enquête avec *La trahison des Lumières* (1995) puis l'a poursuivie avec *La refondation du Monde* (1999), *Le principe d'humanité* (2001) et *Le goût de l'avenir* (2003). Tout ceci l'a mené à se demander, dans *La force de conviction* (2005), «à quoi peut-on croire» dans notre époque de *décroyance* où «les croyances spécifiques venues de l'appareil médiatique sont à la fois éphémères et impérieuses»? Comment peut-on croire dans une époque où les croyances sont colportées par un bavardage qui évoque ce que Hegel appelait «*le règne animal de l'esprit*», c'est-à-dire le règne de l'individualité qui s'ignore comme individualité? C'est dans ce contexte que Guillebaud raconte son retour au christianisme dans *Comment je suis redevenu chrétien*.

On hésite aujourd'hui à «s'avouer» franchement chrétien, note Guillebaud en ouverture. Cela est dû, dit-il, à un antichristianisme pour ainsi dire spontané chez la plupart de nos contemporains, en particulier chez les intellectuels. À cet égard, Guillebaud conserve toute son admiration pour des antichrétiens comme Celse ou Nietzsche mais dénonce l'ignorance de la plupart des antichrétiens d'aujourd'hui qui réduisent le christianisme aux croisades et à quelques phrases de théologiens de l'Antiquité. On peut trouver autre chose dans la vingtaine de siècles d'existence du christianisme, fait-il remarquer, et il s'attache à montrer que de nombreux jugements à l'emporte pièce sur le christianisme sont pour le moins insuffisants.

Après cette ouverture, Guillebaud divise sa démarche en trois «cercles»: «Les sources de la modernité», «La subversion évangélique» et «La foi comme décision».

Le premier cercle consiste à montrer, comme d'autres l'ont fait avant lui, comment notre modernité a été en grande partie produite par le christianisme. Il reprend la thèse de Marcel Gauchet selon laquelle le christianisme est «la religion de la sortie de la religion», en écho à Nietzsche qui disait de la démocratie, pour la critiquer, qu'elle est «un christianisme devenu nature». Guillebaud reprend également les thèses de Louis Dumont et Charles Taylor pour rappeler que l'individualisme contemporain et le moi moderne sont nés du christianisme. Il rappelle à ce sujet le combat de l'Église, au XIII<sup>e</sup> siècle, pour établir le mariage sur le libre consentement plutôt que sur le droit des familles. Il ne manque pas d'ajouter toutefois que :

[...] la modernité a malheureusement contrefait, distordu, radicalisé à l'excès cette souveraineté originelle du «moi» en favorisant l'avènement d'un individu tellement ivre de lui-même qu'il ne se sent plus en dette avec la tradition ni même tributaire du lien, de la relation généalogique et sociétale qui a rendu possible son existence en tant que personne. Il resterait à montrer comment ce fantasme de l'individu auto-construit, cet individualisme radical —par opposition au concept relationnel de «personne»—, se retourne aujourd'hui contre l'individu lui-même qui tend à devenir non plus autonome, mais orphelin et désemparé.

Guillebaud fait une démonstration semblable à propos de l'idéal d'égalité. Il se réfère alors au célèbre débat de Valladolid entre Sepúlveda et Las Casas à propos de l'humanité ou non des Indiens des colonies espagnoles du Mexique. Comme cela se produira souvent, aux yeux de Guillebaud, il y a dans cette affaire l'homme d'Église, Sepúlveda, qui s'appuie sur Aristote, et il y a celui qui s'appuie sur les Évangiles, Las Casas. Cela n'empêche pas Las Casas de faire une différence entre «l'humanité» des Noirs et celles des Indiens mais... rien n'est jamais si simple et Guillebaud prendra soin de rappeler que Las Casas se repentira amèrement de ses erreurs à la fin de sa vie.

La démonstration de l'origine biblique de l'idée de progrès est peut-être plus facile à faire. En effet, l'idée de progrès s'affirme contre l'idée antique de destin que reprendra l'«*amor fati*» de Nietzsche. Que ce soit le messianisme juif ou la vertu théologique de l'espérance, selon Guillebaud, tout indique que, dans la tradition chrétienne, l'avenir n'est pas fait d'un retour du «même» mais de l'attente active de l'«autre», de ce qui remplira la promesse d'un monde meilleur. Dans cette même veine d'une transformation possible du monde, et encore une fois contre les Grecs et la multitude de leurs dieux peuplant la terre, Guillebaud rappelle que le monothéisme, qui a séparé de façon essentielle la terre du ciel, a été une condition nécessaire pour que s'applique la raison à la compréhension et à la transformation de notre monde.

Il est temps de dire avant d'aborder le deuxième cercle, «La subversion évangélique», qu'à chaque pas Guillebaud prend soin de rappeler que l'Institution catholique s'est souvent comportée en adversaire du «vrai» de l'Évangile. Mais il fait remarquer aussi que «les trahisons occidentales du postulat d'égalité [par exemple] n'entament en rien notre adhésion de principe» à l'idéal d'égalité. Ainsi, la subversion évangélique n'est pas celle des maîtres du Vatican, mais celle de chrétiens comme Jacques Ellul, Maurice Bellet, René Girard et bien d'autres qui, sans abandonner leur christianisme, se sont toujours tenus bien loin des dogmes et de l'orthodoxie.

L'argument de la subversion consiste à faire remarquer que le christianisme naissant ne s'est pas présenté comme une religion de plus, selon Guillebaud, mais comme autre chose que toutes les religions existantes. Le Fils de Dieu n'est pas une puissance mais un crucifié, le pur n'est pas le sacrificateur mais le sacrifié. L'extraordinaire dans le message, selon Guillebaud, c'est de dire que la victime, qui d'abord faisait l'unanimité contre elle, finalement ressuscite. C'est cela qui a produit «notre souci des victimes —cette préoccupation impérieuse mais très récente dans l'histoire du monde— s'enracine au moins partiellement dans le message évangélique», écrit Guillebaud. Et il remarque que Nietzsche avait bien vu cela en parlant du christianisme comme d'une «morale des faibles ou des esclaves».

C'est volontairement de ce côté que va se situer Guillebaud, à gauche, du côté des victimes du néolibéralisme, contre la force des puissances d'argent et le culte qui leur est rendu dans les médias. Tout en critiquant souvent l'Église, il affirme que «le monde catholique redevient sociologiquement protestataire, comme il l'avait été au II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle». Il estime que «l'affaiblissement de l'institution catholique devrait encourager les chrétiens à opposer aux délires de l'époque la même vitalité dénonciatrice que celle dont firent preuves les premières communautés d'Antioche, d'Éphèse ou d'ailleurs». L'Église a eu beau réprimer cette subversion en son sein, elle n'a jamais réussi à éteindre ce «feu» évangélique, selon Guillebaud.

Au troisième cercle, on rencontre «la foi comme décision», c'est-à-dire une foi qui procède de la raison mais qui est d'autant plus freinée dans son élan que les formules et les liturgies sont vieilles et devenues incompréhensibles. Dans cette optique, Guillebaud appelle à «une interprétation créatrice» des textes chrétiens et même à une «réinvention du discours chrétien». En attendant, et face à toutes les lourdeurs de la «religion instituée», la foi ne peut être qu'une décision ; elle n'est pas soudainement *donnée* de l'extérieur, elle n'est pas non plus *déduite* mais *voulue*, elle n'est pas *conclusive* mais *inaugurale*, conclut Guillebaud. Et elle était peut-être déjà là au début de sa longue recherche, dit-il.

Guillebaud ne convertira que les convertis mais s'il les éloigne de tous les ors, y compris ceux du Vatican, pour les rapprocher de tous les crucifiés, y compris ceux qui sont au salaire minimum, son œuvre sera utile.

Bernard La Rivière  
 professeur retraité de philosophie  
 Cégep de Saint-Jérôme  
[lisebernard@cgcable.ca](mailto:lisebernard@cgcable.ca)